Aux Pyrénées.

Tout l'effort artistique de la compagnie se concentre au réfectoire. Voyez ces peintures murales, ces écussons de carton tricolore où se détachent, en lettres d'or, les noms des batailles inscrits au drapeau du régiment. Voyez ces bonnes silhouettes de tirailleurs, faisant le coup de feu, dans toutes les positions, debout, à genoux, couchés, abrités derrière un arbre ou une touffe posée là toute seule, comme dans les œuvres de Puvis de Chavannes. Voyez aussi ces leçons scientifiques d'orientation : la grande ourse, la polaire, la boussole et tous le tremblement. Et jusque dans les coins, pour utiliser tous angles et marges, voici des sommaires manuels de conversation allemande et italienne.

Ah! que vous êtes heureux, jeunes soldats, qui n'avez pour le moment que les illusions riantes de vos vingt ans! Ne soupirez pas trop après les jours où les portes de la Caserne s'ouvriront définitivement, pour vous laisser aux prises avec les difficultés de la vie! Sur ce champ de bataille de l'existence, si on n'est pas exposé aux balles ennemies, on y reçoit des meurtrissures tout aussi cruelles, sinon d'avantage que celles des champs de bataille, car celles-là, du moins, vous laissent la satisfaction et l'orgueil d'avoir versé votre sang pour la patrie, tandis que les autres vous laissent l'âme pleine d'un amer dégoût.

Le repas terminé. Les soldats remettent tout en ordre dans le réfectoire. Les tables sont couvertes avec des tapis composés de capotes hors d'usage, que le tailleur de la compagnie a cousues artistement, et là dessus, maintenant, s'étalent des cahiers, des plumes, des livres. Allons, mon gaillard à l'école! La République veut te préserver de toute surprise, quand tu auras à remplir tes devoirs de citoyen. Malgré l'obligation de l'instruction primaire, vous êtes, là, quelques uns bien rares, il est vrai, qui avez échappé à la surveillance des commissions scolaires. Au lieu d'aller étudier avec vos petits camarades, vous aimiez mieux déchiffrer vos culottes en grimpant aux arbres de la route pour dénicher les petits oiseaux. Aussi, à cette école buissonnière vous n'avez rien appris. Heureusement l'armée va mettre ordre à cette ignorance, et quand vous reviendrez chez vous, si vous n'êtes pas des lettrés consommés, vous n'aurez pas, au moins à rougir de ne rien savoir.

La Caserne de Pau est appelée Caserne Bernadotte. Elle est une des plus belles de France. Gravissons ce monumental escalier qui va nous conduire directement dans les chambrées. Chaque compagnie a sa chambrée. Autrefois, paraît-il, il n'y avait qu'un lit par deux hommes, d'où le nom de *camarade de lit*. Aujourd'hui, chaque homme à son lit, dont le confortable ne laisse rien à désirer.

De mon époque, nous avions une paillasse et un matelas sur lesquels, je vous l'assure, on dormait ferme. Maintenant, la literie se compose d'un sommier élastique et d'un matelas de premier ordre. L'été, le soldat a une couverture de laine. On lui en donne deux pendant l'hiver. L'aération des chambres répond à toutes les règles de l'hygiène.

Pendant la froide saison, un immense poêle ronfonne dans la chambrée. Après les exercices et le repas du soir, ceux qui n'ont pas le gousset trop garni,—et, ce sont les plus nombreux,—se pressent autour d'un bon feu, et passent leur soirée, les uns, en racontant les histoires les plus invraisemblables, les autres à lire, ou à jouer aux cartes. Au-dessus des lits, remarquez les paquetages des soldats, arrangés d'une manière uniforme. Ils renferment tous les effets d'habillement des hommes. La tenue de l'infanterie se compose du pantalon rouge, retombant sur des guêtres blanches, d'une tunique, d'un bleu sombre, avec un col jaune, où est marqué le numéro du régiment, d'un képi rouge, et d'épaulettes de même couleur. La capote remplace la tunique pendant l'hiver, et est le vêtement du soldat en temps de guerre. Quant à l'armement des troupes, tout le monde sait que le fusil Lebel, qui est réputé le meilleur de tous ceux connus jusqu'à ce jour, est entre les mains de nos armées de terre et de mer.

* * *

Voici le Gymnase, et voilà la salle d'armes. Entrons. La danse, le bâton, la boxe, l'escrime sont obligatoires. Il sort d'excellents tireurs des rangs de l'armée. Maintenant dans cet enfoncement du mur, voilà la salle de police et la prison. Voulez vous voir la salle de police? Elle est vide, pour le moment. Pénétrons y. Ah! ce n'est pas un salon de compagnie!

Un plancher légèrement incliné et exhaussé à quelques pieds au-dessus du sol, tel est le système de couchage des soldats punis de salle de police. Il est vrai qu'on leur donne une couverture, dans laquelle ils peuvent s'enrouler. Les punitions des soldats consistent en consigne, pour les fautes légères, salle de police, pour les fautes plus graves, et prison pour les fautes contre la discipline militaire. Il ne faut pas grand' chose, je vous l'assure, pour être envoyé à la salle de police! Eh bien! lorsqu'il y a une nombreuse compagnie, on ne s'y fait pas trop de bile, car la gaieté gauloise ne perd jamais ses droits. Ce sont les hommes punis qui font les corvées les plus désagréables. Deux heures le matin, et deux heures le soir, ils sont condamnés à faire le *peloton de punition*. Il consiste à faire, sac au dos, avec armes et bagages, sans bouger de place, face à un mur, des mouvements d'armes en décomposant. N'est ce pas, les camarades, qui avez passé par là, que ce n'est guère amusant! Enfin que voulez vous! La crainte du peloton de punition est le commencement de la sagesse du soldat.

En revanche, et, comme récompense, tous ceux qui, pendant la semaine n'ont pas eu de punitions, peuvent avoir la permission de théâtre, ou de la nuit. Enfin, vous vous rendez parfaitement compte, qu'à part quelques côtés désagréables, la vie militaire n'est pas là mal à boire. Au contraire. Le régiment est une excellente école, où la jeunesse se fortifie pour la lutte de la vie.

Descendons cette côte. Voici la Place Grammont, une des plus jolies de province. En face de vous, l'Hôtel de la Poste. Un peu plus bas, la *Basse Plante*, place admirablement entretenue. Les arbres y forment une voute impénétrable aux rayons du soleil. Les bonnes d'enfants viennent promener les bébés sur cette place, et remarquez, sans mal y penser, la sollicitude de ces militaires autour de ces minois. Avez-vous observé que partout, en France, le soldat a un faible pour le tablier blanc? Il y a une chanson que chantent nos troupiers, et dont je ne me rappelle plus que le refrain : "Ah! si les bonnes d'enfants, n'aimaient pas tant les militaires!" Mais, n'insistons pas. Ce Parc que vous voyez attenant à la *Basse Plante*, est appelé le *Parc de Pau*. C'est un des plus beaux de France.

Plus bas, le pont de Jurançon, jeté sur le Gave, sépare ce joli village de la capitale Béarnaise. Le chemin de fer de Bayonne passe en dessous ce pont. Les vins de Jurançon, de St-Faust, de Larcin et d'Artiguloure, sont classés parmi les meilleurs vins de France. Autrefois, du temps de la reine Jeanne, il y avait, paraît-il, au bout de ce pont, une chapelle dédiée à la Ste-Vierge. Au moment où la reine de Navarre mettait au monde celui qui devait être plus tard roi de France, Antoine de Bourbon, qui ne voulait pas un enfant criard, lui promit un écrin avec un collier de diamants, à la condition qu'elle chanterait un cantique pendant le travail de l'enfantement. En effet, au milieu de ses douleurs, la reine se mit à chanter ce cantique, dont je ne me souviens plus :

Nouste Dame deû cap deû Poûnt,
Adjudat me d'aqûèste horé, etc.

Ce qui veut dire "Notre Dame du bout du Pont, aides-moi à cette heure." Et voilà comment l'histoire Béarnaise veut qu'Henri IV soit venu au monde au milieu des chants de sa mère. Retournons sur nos pas. Allons prendre cette petite rue, étroite, presque inaccessible aux voitures. C'est la rue Tran. Arrêtons-nous un instant devant la maison où est né Bernadotte, roi de Suède. C'est une maison petite, d'apparence modeste, plutôt pauvre. Sur la porte d'entrée, une plaque en marbre noir, sur laquelle se détachent ces mots, en lettres d'or : "Bernadotte, roi de Suède, est né dans cette maison".

Ce fut une carrière brillante, rapide, étourdissante que celle de Bernadotte. Issu d'une pauvre famille, il s'éleva aux plus grands honneurs. Homme de guerre illustre, tacticien de premier ordre, il ne fut jamais aimé sincèrement de Napoléon, qui voyait toujours en lui le général républicain. Il est vrai que les opinions républicaines de Bernadotte ne l'empêchèrent pas de monter sur le trône de Suède.

YAN DE LESCA.

A suivre.

LA TOUSSAINT.

I

S'il fallait en croire les esprits chagrins — gardez-vous-en bien, par exemple!—notre tant chère France ne serait guère qu'un ramas de sceptiques et de blagueurs dans la poitrine de qui le cœur ne vibre plus.

Finie la sensibilité, paraît-il; nul respect! Au lieu de sentiments, rien que des intérêts, des appétits, des convoitises. Et, à preuve, ces prétendus clairvoyants nous montrent le vice tapageur, la duplicité souvent triomphante, que les passants s'attardent à regarder à la rencontre, les yeux écarquillés.

Soit; mais pour combien compte la réprobation dans cette curiosité?

Ils éludent l'objection et poursuivent : "Des honnêtes gens, où ça? qui en voit aujourd'hui?"

Personne, il est vrai, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, du reste. Et cela, pour la bonne raison qu'il est de l'essence même de l'honnêteté de passer inaperçue. Loin d'être rares, les honnêtes gens, on les frôle, on les coudoie, sans s'en douter; c'est la foule.

Ce jour, au surplus, serait mal choisi pour en douter, le jour—ou plutôt la fête—de nos morts, des absents regrettés, des aimés qui, en partant, ont emporté quelque chose de ce qu'il y a de meilleur en nous.

Allez voir, du côté des cimetières, toutes ces bonnes gens qui se pressent pour entrer.

Calmes, recueillis, chargés de couronnes, de bouquets, de pots de fleurs, bravant le froid humide du brouillard qui pénètre les habits, piétinant dans la boue glacée, ils vont, portant, traînant des petits, jusqu'à une tombe où repose le père ou la mère.

Les y voilà. Ils regardent, muets, émus, revoyant en pensée l'être qui les aimait, les protégeait, qui fit tant pour eux! Ils se rappellent ce qu'il disait, ce qu'il était, et ils sont naïvement fiers de garder en leur âme un peu de ce qu'il y a mis, par sa tendresse et ses exemples, fiers de l'intention de le continuer.

Ils honorent, ils remercient d'une fleur, d'une larme, le trépassé, qui ne peut plus rien pour eux. Ils font sans bruit, humblement; personne ne les remarque, et il faut bien que ce soit par élan de cœur, honnêteté de conscience. Car, enfin, dites-moi! qu'est-ce que ça leur rapporte?

II

J'en voyais. Une famille. Partis à pied du quartier Saint-Victor, ils arpentaient le pavé gras, montant vers Montparnasse.

Propres les grands, proprets les petits; sur eux, ce qu'ils avaient de mieux, comme pour une visite en cérémonie.

Le père tenait une fillette par la main; la mère avait sur le bras le petit frère emmitouflé, la mine curieuse, et, derrière, marchait, un peu en retard, une vieille femme en bonnet blanc orné de coques de ruban noir, et dont les rides disaient qu'elle n'était pas loin d'avoir achevé son office ici-bas.

C'est "son" homme qu'on allait voir.

Un "homme", oui; pas plus, mais pas moins. Un de ces obscurs qui, sans se savoir grands et courageux, accomplissent tout le devoir, parce que.... Quoi? .... Dame! ils ne savent pas!.... Parce que c'est comme ça, parce qu'ils obéissent à l'instinct du respect de soi.

Tout gamin, puisqu'il fallait aller à l'école, eh bien! il allait à l'école, celui-ci. Mis en apprentissage, il tâcha vite de gagner. Un avare? Non! pour l'honneur. Un honneur confus, informulé; la gloriole de rapporter, d'aider à la maison. Et quelle joie quand, pour la première fois, arrivant le dimanche, il dit de sa petite voix claire :

—Tiens, m'man, v'là cent sous!

La moustache pousse, le régiment l'appelle. Pendant qu'il y est, il paraît que ça se gâte. On le fait marcher, piocher, veiller; il a froid, il a faim, et puis on se bat. Eh bien! puisque les camarades se battent, il se bat. Pour qui? pour quoi? Qu'est-ce que ça fait? Tout ce qu'il sait,—ou plutôt tout ce qu'il sent,—c'est qu'il est Français; ça suffit, pas vrai?

Au retour, un galon d'or à la manche, une médaille sur la poitrine, il retrouve une fille du pays :

—"Nous marions-nous? — J'veux ben!—Combien que t'as?—Autant que toi!"

Total : rien. Si fait : jeunesse et bravoure, envie de vivre! Et pas peur de la besogne.

Ce qui s'ensuit, c'est l'histoire courante du ménage de petites gens. Des hauts, des bas; le chômage, la maladie, qu'on supporte, triomphant de la crise grâce aux privations, au Mont-de-Piété; parfois aidé par le voisin, qu'on aidera quand ce sera son tour d'appeler au secours. Tout cela simplement accepté.

Et puis, les charges qui augmentent un marmot, un autre.... Diable!.... Bah! on s'efforce. Le mari travaille davantage. La femme se multiplie : nourrice et ménagère, cuisinant le souper du père tout en donnant le sein au dernier venu, un coup d'œil à la marmite, l'autre à l'aîné des enfants, qui voudrait grimper sur les chaises, tomber, se faire du mal :

—Attends, attends, galopin!

Ça lie, ça attache, ces misères subies en commun, en comptant l'un sur l'autre.

On s'aime. Ça rend fort. On s'aime, pas comme autrefois; mais pour être autrement, on n'en est que meilleur.

Mon Dieu! un malheur à présent! La mère de la femme tombe en paralysie. Qu'en faire? où la mettre?

—Ta mère? dit le mari; j'vas la chercher!

Il y va. Il la ramène. Pour lui faire place, on se serrera, v'là tout. On ne peut pas la jeter au coin de la rue. Des vieux parents, c'est pas des chiens.

Et ça va ainsi.

Aux charges nouvelles, le mari, le père,—l'homme!—s'applique à satisfaire en doublant d'énergie, content de l'intime intuition de faire bien.

Voyons ça vaut bien qu'une fois mort—mort à la peine, qui sait?—on aille à la Toussaint porter un brimborion de souvenir à l'endroit où ce brave-là se repose enfin!

Un phénomène? Du tout! C'est la foule, on vous dit. Ces dévouements inconscients, ces abnégations instinctives n'ont pas même d'historien; c'est banal; ça se passe tous les jours!

III

Et je suivais ces gens.

En entrant dans le cimetière, l'homme ôta son chapeau. On gravit la grande allée qui monte. On cherche une division. Les y voici. Dans la travée étroite, il faut aller un à un. Ils se suivent cherchant.

On dirait qu'ils ont oublié "où c'est." Non. Mais chaque jour, il se produit des changements qui déroutent. Où il n'y avait qu'un entourage de bois, un monument s'est élevé. Le nom qui servait de repère a disparu. Où sont les deux arbres verts qui signalaient le voisinage de grand papa?

—Avancez; nous y sommes.

On se range, afin que la grand'mère soit au milieu, devant. Dame! "c'est son homme," encore une fois! C'est elle qu'il a aimée, pourvue, adoptée comme une partie de lui-même.

Elle met son mouchoir par terre, s'agenouille, baisse la tête, et l'on dirait qu'elle lui dit quelque chose : un nouveau "Merci!" ou "A bientôt!"

Pendant ce temps, sa fille souffle un bout de prière aux petits, et l'homme découvert accroche la couronne, place les bouquets, pose les pots de fleurs.

Malgré eux, ils remarquent la tombe voisine. Là, rien. Ni couronnes, ni fleurs. L'entourage semble chavirer; la croix de bois incline. Ça sent l'abandon. En effet, les mauvaises herbes envahissent.

C'est une jeune femme qui est là. On l'a enterrée le même jour que le grand-père. On l'a donc oubliée?....

Ça leur fait quelque chose. Attendez! L'homme relève l'entourage, redresse la croix; puis, avec son couteau, il fauche les mauvaises herbes. Là! c'est propre au moins!

—Allons-nous-en....

—Attendez! dit la grand-mère. Et, empruntant au tombeau de "son" homme quelques-unes des fleurs apportées, elle partage au profit de l'abandonnée....

Les romantiques et l'histoire.

Les romantiques écrivaient mal l'histoire. L'exubérance de leur imagination les portait à s'exagérer la part, ordinairement secondaire, qu'ils avaient pu prendre aux événements politiques de leur temps : Dumas père a cru de très bonne foi qu'il avait fait, à lui tout seul, la révolution de 1830, et *l'Histoire d'un crime* n'est que le, récit du duel épique de Louis-Napoléon et de Victor Hugo. Charles Nodier n'a point échappé à la règle commune : dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, il s'est fait le héros d'intrigues et de conjurations sans nombre, l'adversaire irréconciliable de Bonaparte, la victime des rigueurs de sa police, le martyr de la foi républicaine. Il a conté en termes dramatiques son arrestation, les brutalités dont il fut l'objet, les soixante-six jours de captivité pendant lesquels on le traîna, de la préfecture au Temple, du Temple aux "plombs" de Sainte-Pélagie, puis à la cellule des condamnés,—dernière étape avant l'échafaud. Il acceptait la mort avec stoïcisme, quand il aperçut sur le mur, gravés à la pointe du couteau, ces mots magiques : "Jeanne Philipon, femme Roland." Du stoïcisme, il passa à l'enthousiasme : "Mme Roland! s'écria-t-il, Mme Roland ici!...." "..J'étais à genoux, et mon lit, qui me révoltait tout à l'heure, je ne l'aurais pas donné pour le divan d'une belle princesse ou pour l'édredon d'une nymphe."

Un dossier conservé, aux Archives nationales, fournit le détail exact des démêlés de Nodier avec la police du Consulat et de l'Empire; M. P. de Vaissière, dans le *Correspondant*, en public une analyse qui ramène l'aventure à des proportions moins tragiques.

En 1802, la police eut connaissance d'un pamphlet en six strophes, *la Napoléone*, où l'auteur, tout en rendant hommage au génie militaire de Bonaparte, signalait à la France ses projets liberticides et engageait le peuple à chasser cet "étranger perfide."

Sycophante venu des murs d'Alexandrie
Pour la honte de la patrie
Et le deuil de l'univers!

Ces vers parurent si remarquables qu'on les attribua tout d'abord aux plus grands poètes de l'époque, à Ducis, à Lebrun, à Ginguené. Ils se disculpèrent. Mais l'année suivante, la pièce ayant été réimprimée, on fit de nouvelles recherches! on allait procéder à des poursuites, lorsque, par une lettre adressée au Premier Consul, l'auteur se révéla; il signait et donnait son adresse : "Charles Nodier. A Paris, hôtel de Berlin, rue des Frondeurs."

Le lendemain, le poète était arrêté; soumis à un interrogatoire, il répondit assez piteusement et déclara qu'il avait écrit son libelle dans un moment d'humeur, à la suite d'un chagrin d'amour. "Je sens, ajoutait-il, que c'est une mauvaise action et qu'on ne doit jamais se permettre d'écrire contre le gouvernement." Ce repentir et les bons renseignements que donna sur sa famille la police de Besançon attendrirent le ministre : on traita en gamin ce conspirateur de vingt-trois ans et on le rendit à son père après l'avoir paternellement guéri, à l'infirmerie de la Force, d'une maladie de jeunesse. C'est à cela que se bornèrent les "Prisons" de Nodier. Il ne pardonna point au gouvernement d'avoir usé, à son égard, d'une ironique mansuétude : rentré à Besançon, il se signala de nouveau à la police par d'interminables parties de billard au café Marullier en compagnie de gens suspects de mal parler de Bonaparte; mais, cette fois encore, Fouché, averti par de nombreux rapports, ne prit pas les choses au sérieux : "Terminer au plus tôt, écrit-il, cette affaire de Franche-Comté; ce sont des fables." Une dernière fois, en 1812, le gouvernement impérial eut à s'occuper de Nodier; ce fut pour le nommer, sur sa demande, bibliothécaire de Laybach et rédacteur en chef du *Journal des provinces illyriennes*. Ainsi finirent les démêlés du poète avec Napoléon.

Mondanités.

Le froid qui tardait tant à venir est à nos portes, et nous voilà bientôt au moment où les soirées au coin de l'âtre paraissent plus agréables que les promenades des jardins. Or, profitons de ces derniers beaux jours et rendons nous encore une fois dans le plus joli coin de terre qu'il soit possible de rêver—l'Exposition des fleurs—où tout semble fait pour le plaisir des yeux. Depuis trois jours il y a un grand mouvement aux abords de la place Lafayette, où voit les flots d'un monde élégant s'agiter et se presser sous la tente qui s'y dresse, et où se confondent harmonieusement le chrysanthème étoilé, la marguerite au faible et doux parfum et l'élégante fougère.

Cette jolie vue suffirait seule à enchanter le visiteur, mais là n'est pas le seul plaisir qu'on lui tienne en réserve; il en est beaucoup d'autres. Au résumé il n'en est pas un, parmi ceux qui y sont allés à ce ravissant jardin qui n'y ait passé des heures charmantes.

Ne s'amuse-t-on pas toujours, quand il y a de la musique, des lumières, des fleurs et tout un essain de jolies jeunes filles?

En considérant tout ce que cette société a accompli depuis sa fondation, qui ne date que de quelques années, on peut lui prédire un brillant avenir. On ne saurait trop louer ses membres d'avoir tant travaillé à former une entreprise dans laquelle elles ne prétendent à aucun avantage personnel et qui n'a d'autre but que celui d'améliorer la condition des classes souffrantes. Elles ont réuni dans un espace limité ce que la nature a de plus beau et de plus agréable et ont fourni au public l'occasion d'admirer et de secourir tout à la fois.

Cette fête, si belle et si variée, a inauguré la saison des amusements, et, nombreux ils vont bientôt devenir.

M. et Mme Chapman H. Hyams sont de retour d'une tournée dans les villes de l'Est.

Mme C. R. Hickox est attendue ces jours ci de Washington, D. C., où elle s'est arrêtée à son retour de New York.

Venant de "Shadyside", son habitation sur le Tèche, M. J. W. Barnett est arrivé mercredi, et est descendu à l'Hôtel St-Charles.

Mlle Kate McNeil est arrivée il y a quelques jours de Biloxi, où elle avait passé plusieurs mois.

Mlle Eva Lyons est partie récemment pour Mobile, où l'attendait sa tante, Mme Heustis.

M. Julius Kruttschnitt, qui réside maintenant en Californie, est de passage à la Nouvelle-Orléans.

M. et Mme Aristide Hopkins sont de retour de Biloxi, où ils ont passé l'été.

M. et Mme Alfred Hennen Morris qui étaient arrivés, la semaine dernière, de Westchester, N. Y., sont repartis mercredi, pour Kerrville, Texas, où il feront un court séjour.

Mme Nobles et sa fille sont arrivées de New York, ces jours derniers.

Venant du Nord où il avait passé plusieurs mois, M. Hutchinson est arrivé ici jeudi.

C'est avec regret que l'on apprendra que Mme Lane et Mlle Marie Lane ne reviendront pas à la Nouvelle Orléans de quelque temps, mais passeront la plus grande partie de l'hiver au Nord.

Mlle Valentine Sorgi qui est en ce moment chez Mlle Ada Daujean, à St-Charles, y restera une dizaine de jours.

Mme J. L. Harris part demain pour New York de cette ville; elle s'embarquera pour l'Europe, où elle demeurera environ un an.

M. et Mme Escoffier sont arrivés récemment, de Mandeville. Leur séjour dans la petite ville, où ils possèdent une admirable résidence, a duré plusieurs mois.

Venant de New York, Mme R. S. West est arrivée à la Nouvelle-Orléans, jeudi.

M. L. Pugh est incessamment attendu du Nord.

Le Dr et Mme Léon H. Jastremski, de Bâton-Rouge, sont de passage dans notre ville.

M. et Mme W. W. Cayton qui sont arrivés jeudi de la Pass Christian, passeront l'hiver à la Nouvelle-Orléans.

Le Baron von Thielman, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, a fait récemment un court séjour dans notre ville qu'il a quittée, vendredi, pour se rendre à Mexico.

Mme James Pusch est de retour de New York où elle était depuis environ un mois.

M. L. Blake est parti mardi pour Amite City, où il passera quelques jours.

Le Capt. Poitevent venant de Mandeville, est arrivé à la Nouvelle-Orléans, mercredi.

Mme Joseph Gazzam qui a fait en cette ville un séjour de quelque durée va bientôt regagner sa demeure à Philadelphie.

Jeudi, Mme F. Fenner et ses deux enfants sont arrivés de New York.

M. A. H. Gilmore était enregistré à l'Hôtel Savoy, à New York, la semaine dernière.

M. George Binder, qui habite Paris, France, depuis plusieurs années, est un de nos hôtes.

C'est mardi, le 17 novembre, que sera célébré à l'église Presbytérienne de l'avenue Napoléon, le mariage de Mlle Georgie Mallard avec M. Wm Seager.

Mlle Lydie Fairchild est de retour de son très agréable séjour à Hazlehurst.

Jeudi soir, M. et Mme George Guinault ont donné à leur résidence de la rue Marais, une très brillante réception dont les honneurs ont été faits avec une grâce accomplie par leur fille, Mlle Marie Guinault, en l'honneur de qui la fête avait lieu. La décoration des salons étincelants de lumière, était faite entièrement de chrysanthèmes blancs mêlés aux plus belles plantes. Dans la salle à manger qui avait été aussi admirablement ornée, des rafraîchissements variés et exquis étaient servis aux invités, et c'est aux accords d'une musique très entraînante que les jeunes gens ont dansé jusqu'à une heure très avancée de cette soirée dont on gardera longtemps le souvenir. Au nombre des assistants se trouvaient :

Mlles Corinne, Emilie et Annette Hincks, Mathilde Théard, Laure et Alice Cabiro, Julia Philippi, Louise et Marguerite Kerr, Rita Massaro, A. Bendonquié, A. et E. Bertus, L. et C. Chateron, Eugénie Soria, M. Le Mercier, L. Joubert, Evelyn Lemoine; MM. Fred. Chappio, Dr. Weber, Walter Hobson, Tom Steele, Percy et Arthur Landry, Amédée Ribelot, Jacques LeGardeur, Frank Carroché, Charles Cabiro, H. Dix, Vio. Demourelle, Eddie Ferrandon, Fernand Torribio, Tom, Charles et H. Gill, Carl Freidrichs, Willie Voorhies, George W. Pointe, Wenck, Henry Perry, Henri et Emmanuel Lange et autres. L. Combe, J. Vergues, L. Maurionnet, Dr. Bayon, Dr. Chaiaron, W. Tusson, A. Roquet.

Mlle Louise Cousins, de Plaquemine, est arrivée et est, en ce moment, chez sa tante, Mme Andrew Hero.

Encouragée par le succès toujours grandissant qu'ont obtenu ses Euchres, de la saison dernière, Mme Adolphe Schreiber nous prie d'annoncer à ses amies qu'elle en redonnera une série cette année, en vue de donner un plus grand développement à l'œuvre pie, dont le but est de fournir des vêtements chauds aux bébés de l'Asile St-Vincent de Paul. Donc, à partir de mardi, le 17 courant, de 2 à 4 P. M., Mme Schreiber ouvrira toutes les semaines, ses salons de l'avenue de l'Esplanade aux personnes désireuses de lui prêter leur concours.

Il n'est point nécessaire de plaider ici la cause des petits enfants; la charité étant une des qualités dominantes de notre population, nous savons à l'avance que c'est en foule qu'on se portera mardi chez Mme Schreiber afin de l'aider à mener à bien sa noble entreprise.

Mme Wm M. Bancroft et Mlle Bancroft sont actuellement à Chicago et y resteront jusque vers la fin de l'année.

Mlle Lily Seel, arrivée récemment de la Pass Christian, est chez Mlle Julie Philippi, rue Royale, près Esplanade, avec qui elle doit passer une quinzaine de jours.

Un Club auquel on a donné le nom de "Swing Bee", vient d'être organisé par Mlles Lulu et Bertha Hall. Les membres de cette classe se réunissent tous les vendredis, et consent de onze à trois heures. Après le travail vient la récréation au cours de laquelle un délicieux lunch est servi aux *Abeilles*. Les personnes dont les noms suivent font partie du club : Mlles Jeanne Villeré, Amy Bemiss, Lulu Claiborne, Claudia Guimaut, Dollie Burthe, Laurence Générelly, Cécile Carrière, Cécile Burthe, Henriette Adams, Lucie Le Bœuf, Mme P. Michinard, Mme Maurice Générelly, Mme Joseph Boyle, Mme Félix Larue, Mme Morrisson Ray, Mme Sidney Story, Mme Maurice Brierre.

La première réunion des Quarante a eu lieu samedi à la résidence de Mme Walmsley.

Le Gén Fred Myles et Mlle Bayliss Myles sont partis lundi pour Louisville, Ky, où Mlle Myles va voir Mlle Annie Leathers. De là, elle se rendra plus tard à New York, où elle est attendue chez le Dr et Mme Myles.

M. E. Ross, de Mississipi, qui est arrivé récemment à la Nouvelle Orléans, a l'intention d'y fixer sa résidence.

M. et Mme R. Whiting sont partis la semaine dernière pour San Antonio, Tex.

Mlle Cécile Burthe sera une des charmantes débutantes de l'hiver.

Par le temps le plus radieux que l'on puisse désirer, les courses d'hiver ont été inaugurées hier. Inutile de dire qu'elles ont été bien patronées, et que nombre de nos élégantes y ont été vues et admirées.

Mlle Alice Forstall est partie pour St-Jacques où elle passera plusieurs mois.

Les fiançailles de Mlle Louise Moulézon et M. Emile M. Hennessey ont eu lieu au domicile du père, M. Moulézon, 1231, rue Bourgogne, dimanche dernier. A cette occasion un très beau dîner, auquel assistaient : Mme E. L. Hennessey, M. et Mme Boryant, Mlles Marie et Amélie Moulézon, M. Edgard Pilié a été donné.

Hier soir à 5 heures, à l'église du Sacré Cœur, encoignure des rues Annette et Claiborne, a eu lieu le mariage de M. Lonce Mains et Mlle Julia Marcon. La bénédiction nuptiale a été donnée par le Rév Père Frain.

Mlle Marcon est une jolie brunette et elle était très bien dans sa robe de satin blanc.

Après la cérémonie les mariés se sont rendus à résidence de M. Alexandre Mains, oncle du marié, rue Robertson, entre les rues Bayou et Ursulines, où une réception leur a été offerte. Beaucoup de parents et d'amis sont venus féliciter les nouveaux époux.

Le mariage de M. Walter Parrott, d'Angleterre, avec Mlle Annie Howard, une des femmes les plus aimables et les plus aimées de notre société néo-orléanaise, a pendant quelques jours défrayé toutes les conversations. La cérémonie religieuse qui a eu lieu en présence d'une assistance très restreinte, à l'église St-James, à Londres, a été suivie d'une réception intime chez Mme Parrot, la mère du marié, à Hyde Park. M. et Mme Parrott, qui habitent Londres, viendront très probablement à la Nlle-Orléans, dans le courant du mois de janvier.

Mlle Noël Forsyth est de retour de la Virginie où elle a fait un long séjour.

M. et Mme John Barkley sont de retour de New York.

Mercredi, M. Charles Janvier est parti pour Louisville, Ky.

Mme La Branche est partie la semaine dernière pour la paroisse St Jacques, où elle est allée voir ses enfants.

Jeudi, Mlle O. Pochée est partie pour Lutcher, Lne.

Un très beau cotillon a été dansé, mardi, chez M et Mme A. E. Morphy, rue Freret.

C'est en présence d'une nombreuse assistance que le mariage de M. Octave Gomez et de Mlle Mamie Mott a eu lieu mercredi à l'église des Jésuites. La mariée portait avec beaucoup d'élégance une très jolie toilette d'organdi. Précédée des ushers : MM Soubera Audrieu, Gomez et Winchester et de sa demoiselle d'honneur, Mlle Emilie Gomez a fait son entrée à l'église au bras de son oncle, M B B. Haus. Le marié avec son best man M. E. J. Palfrey l'attendait à l'autel, où la bénédiction nuptiale lui a été donnée par le Rév. Père Gaffney. Au retour de l'église un très beau dîner a réuni les deux familles et quelques amis.

Le juge Moise est parti dimanche pour l'Amérique Centrale.

Mlle Clemence DeBuys revient de Natchez, où elle a fait un charmant séjour chez Mme S. Baker.

Venant de Biloxi, Mlle Marietta Santini est arrivée dans notre ville, et y passera l'hiver.

Mlle Sadie Courtney est de retour de Jackson, où la recevait Mme Strapshire.

Le mariage de Mlle Jennie Britton et M F Thomas Llewellyn sera célébré dans la plus stricte intimité, jeudi, le 19 novembre, en la résidence des parents de la mariée.

Mme Howard C. Scott et ses enfants sont arrivés la semaine dernière, de San Diego, Cal.

Mlle Lucia Miltenberger est, en ce moment chez Mlle Hilda Meyer, sur l'habitation Cora, à White Castle, Lne.

M. et Mme Wm P. Brown, sont les hôtes de Mme George H. Braughn.

Arrivée de la Baie St-Louis ces jours derniers, Mlle Alice Mendès est en ce moment chez ses cousines, les demoiselles Mendès, de l'avenue St-Charles.

Sont partis, dimanche, pour Mexico, où ils vont demeurer : M. et Mme Otto Von Tresslow.

BLANCHE.

Voir la suite des Mondanités à la 7me page.

FEUILLETON.

L'ange Gardien

I

S'interrompant de gratter du bout de sa canne le gravier de l'allée, Nélac regarda Mme d'Alverdy avec surprise. Ces vives revendications féministes auxquelles elle se laissait aller s'accordaient si mal avec la grâce et la frivolité de la jeune femme, s'harmonisaient si peu au cadre même où elle recevait sa visite, le jardin de la villa aux pelouses de velours vert, aux corbeilles vives, aux arbres fleuris, qu'il imaginait que, peut-être, elle s'était moquée. Il la vit sérieuse, pourtant. Il hésita une seconde. Puis, la voix changée, affectueusement insinuante :

—Etes-vous bien certaine, demanda-t-il, que le goût qui vous est venu de ces idées nouvelles ne recouvre point quelque désenchantement, une désillusion?....

—Est ce donc, se récria-t elle, une chose si invraisemblable que le cerveau d'une femme puisse penser?....

—Oh! madame! protesta Nélac.

Mais Mme d'Alverdy, s'animant subitement :

—M'allez-vous comparer à une femme dont les déboires ont fini par tourner la tête? Un désenchantement! Ne suis-je pas riche? n'ai-je pas un mari, un enfant?

—Sans doute, insinua Nélac avec calme, mais peut-être n'y a-t-il pas que cela dans la vie!

Elle haussa l'épaule imperceptiblement.

—Ah! oui, n'est-ce pas, l'amour?

Il y eut un silence. La pensée de la jeune femme ne s'apaisait pas, cependant; des ondes confuses, soulevées en elle à la parole de Nélac, poursuivaient leur agitation. Elle reprit, avec une vivacité croissante :

—Ne suis-je point aussi heureuse qu'on peut l'être? Mon mari, occupé de courses, d'affaires, me laisse la plus entière liberté; l'enfant, je l'entends à peine, de loin en loin, crier aux bras de sa nourrice. Non, en vérité, je ne vois pas ce qui me manquerait, et en quoi je pourrais me plaindre de la destinée!

—Pardonnez-moi, pria Nélac.

Elle ne répondit pas tout de suite, surprise elle-même et mécontente de l'amertume de son langage.

Pourquoi cette irritation, en effet? Nélac aurait-il donc raison? Avait-il donc lu dans son cœur plus clairement qu'elle-même? Elle éprouvait à la fois une appréhension et un dépit d'avoir été peut-être pénétrée; et une angoisse en même temps l'effleurait de sentir l'illusion dont elle s'était leurrée si fragile et si vaine qu'elle se détachât d'elle déjà, au premier souffle.

Elle se leva, congédiant Nélac :

—Ne revenez donc plus, dit-elle, sur ce sujet, et je vous pardonnerai.

II

Mme d'Alverdy, cependant, ne pouvait plus s'illusionner. Ce que lui avait dit Nélac, c'était vrai. Elle le sentait et elle était forcée maintenant de se l'avouer. Elle retomba, plus lasse au contraire de l'effort qu'elle avait fait, retrouva son ennui, le poids de son isolement.

Les courtes apparitions de son mari, si vite retourné à ses amusements, la laissèrent plus inquiète et plus désemparée. Elle eut des pensées amères. C'était à cause d'une autre femme que M. d'Alverdy restait à Paris, la reléguant au semblant de villégiature de cette villa du Parc des-Princes. Les cris de l'enfant l'énervaient. Le tour du lac, au Bois, la fatigua de sa monotonie.

Des heures elle demeurait pensive sur la terrasse. Les arbres des villas environnantes, ajoutant des cimes à des cimes, des feuillages à des feuillages, l'enveloppaient comme d'une épaisseur de forêt. L'après-midi, surtout, une torpeur s'épandait. Ses idées, sa volonté s'imprécisaient, diluées dans la chaleur, sous la blancheur laiteuse du ciel, où les objets revêtaient des contours vagues. Des souffles tièdes agitaient des parfums épars, portaient du large les senteurs des grands bois. Il y avait du rêve dans l'air, et des mirages flottaient par les ombres bleues des allées.

Nélac, cependant, évitait avec soin le sujet qui avait froissé l'esprit de la jeune femme. Même, il parlait à peine de son amour, si discret que, peut être, elle eût pu l'ignorer, si un affaissement nouveau de ses sensations ne l